

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XI.

No. 20.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 13 MAI 1880

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## NOTRE PRIME

Nous avons à offrir à nos abonnés, cette année, une prime qui va faire sensation, la plus belle à l'exception d'une seule, de toutes celles que nous avons données depuis l'existence de L'OPINION PUBLIQUE. C'est une grande gravure qui représente la sainte Vierge tenant sur ses genoux le Christ et saint Jean-Baptiste enfants. Rien de plus poétique, de plus charmant que cette gravure; elle éveille les souvenirs les plus religieux, inspire les sentiments les plus suaves. Nous sommes sûrs que ceux qui l'auront vue une fois, voudront l'avoir à tout prix pour la faire encadrer.

Que nos abonnés se hâtent donc de payer ce qu'ils nous doivent afin d'avoir droit à cette prime et que ceux qui ne sont pas encore abonnés à L'OPINION PUBLIQUE se hâtent de le devenir.

Il n'y a pas un pays au monde où les propriétaires de journaux offrent au public autant d'avantages. "Je suis heureux, nous disait quelqu'un, d'être abonné à L'OPINION PUBLIQUE, c'est un journal intéressant et instructif; il forme relié un volume précieux que je conserve avec soin, mais que je puis vendre au bout de l'année assez cher pour me rembourser de ce qu'il me coûte, et j'ai par-dessus le marché une prime qui vaut, à elle seule, le prix de l'abonnement." Rien de plus vrai et ceux qui sont en état d'apprécier ces avantages devraient se faire un devoir de répandre partout L'OPINION PUBLIQUE, de la faire recevoir dans toutes les familles où on sait lire.

Auront droit à notre prime tous ceux qui auront payé leur abonnement jusqu'au premier janvier prochain et les nouveaux abonnés qui auront payé une année d'avance.

## PIERRE-MARTIAL BARDY

Le véritable mérite ne consiste pas à faire le plus de bruit et à soulever le plus de poussière sur son passage. Etre bon citoyen et bon chrétien tous les jours de sa vie, est plus difficile et méritoire que de l'être une fois par hasard, que d'accomplir un acte éclatant de patriotisme ou de vertu. Beaucoup d'hommes peuvent, dans un moment d'enthousiasme, sous l'empire d'une grande passion, faire une action remarquable, héroïque même, mais il en est peu qui puissent montrer comme le Dr Bardy une vie entière de bonnes œuvres, qui aient la continuité du dévouement et du sacrifice.

La Société Saint-Jean-Baptiste de Québec se préparait à faire la plus grande démonstration nationale que le pays ait vue, ne pouvait manquer de rendre hommage par tous les moyens possibles à la mémoire de son généreux fondateur. Elle a raison de vouloir que, dans le vaste panorama où l'on verra, le 24 juin prochain, passer toutes nos gloires nationales, la figure du Dr Bardy brille avec éclat. En ce jour d'apothéose et de reconnaissance publique, chacun devra avoir la part de gloire qui lui appartient.

Le Dr Bardy descendait de la noble famille romaine des comtes de Bardi qui fut très puissante en Italie pendant plusieurs siècles, et donna même à la France une reine aussi vertueuse que belle. Au dix septième siècle, Pietro-Lugi-Enrie de Bardi, ne pouvant se plier au rôle secondaire imposé à cette époque aux cadets de famille, partit pour la France et s'établit à Brest.

Il avait neuf enfants, dont un petit garçon de dix ans, vif, espiègle et décidé qu'il traitait avec trop de sévérité.

La vicomtesse de Bardi prenait en pitié l'enfant et cherchait vainement à tempérer les rigueurs de l'autorité paternelle.

Un jour que la correction avait été plus sévère et injuste que de coutume, la comtesse, irritée, prit une de ces résolutions extraordinaires dont ne sont capables que les âmes fortement trempées. Prenant son fils à part et faisant un effort sur elle-même pour cacher ses véritables sentiments, elle lui dit d'un ton irrité :

"Mon fils, sachez qu'un enfant entêté et désobéissant comme vous l'êtes, ne peut que mériter la haine de son père et même de sa mère. Je regrette de vous le dire, mais votre conduite nous force à vous détester."

L'enfant était étourdi comme on l'est presque toujours à cet âge, mais il était sensible et il aimait sa mère.

Ces reproches sanglants lui allèrent jusqu'au fond de l'âme, tombèrent sur son cœur comme des gouttes de plomb fondu. La pensée que sa mère elle-même le haïssait le tortura et le jeta dans un désespoir profond. En quelques heures il vieillit de plusieurs années et, retrouvant dans son âme tout l'orgueil et l'énergie des Bardi, il prit la ferme résolution de s'éloigner d'une maison où il était devenu même pour sa mère un objet de haine.

Son plan fut vite conçu et exécuté.

On était au printemps de l'année 1756. Une flotte composée de plusieurs vaisseaux appareillait dans le port de Brest; elle partait pour la Nouvelle-France avec Montcalm et les braves soldats que le roi avait chargés de défendre l'héroïque colo-

nie. Se mêler aux porte-faix occupés à charger le vaisseau, et se cacher derrière les balles de marchandises ou de provisions était chose facile pour un enfant intelligent. C'est ce qu'il fit. Il y avait déjà quelques heures que la flotte voguait à pleines voiles sur l'océan, lorsque le petit fugitif sortit de sa cachette et parut aux yeux étonnés de l'équipage. On le gronda, on lui fit toutes sortes de questions, et, comme il était trop tard pour le mettre à terre, on finit par lui trouver beaucoup d'esprit et de courage.

Pendant ce temps là, on le cherchait à Brest. Après avoir tout fait pour le retrouver, on acquit la conviction qu'il avait dû tomber à l'eau en jouant sur les quais. Le vicomte et son épouse furent désolés et s'aperçurent qu'ils aimaient leur fils encore plus qu'ils ne pensaient, et se reprochèrent naturellement leur sévérité à son égard.

Arrivé à Québec, le jeune Bardi chercha de l'ouvrage, vécut pendant quelques semaines comme il put, et finit par trouver de l'emploi chez un parfumeur qui tenait boutique, sur la rue St-Jean.

Il gagna en peu de temps les bonnes grâces de son patron, épousa sa fille, devint son associé et plus tard son héritier et son successeur. Il laissa un fils qui continua son négoce, et eut quatre fils : Pierre, Mathieu, Louis-Martial et Joseph.

C'est à Pierre, l'aîné, que fut léguée la maison de commerce.

C'était un garçon d'une rare beauté. Étant un jour à la porte de son magasin, il attira l'attention de Mlle Louise de Canchy qui, en le voyant, devint immédiatement éprise de lui.

Mais c'était une grande demoiselle Louise de Canchy; elle appartenait à une famille dont la noblesse se comptait par quartiers. Pierre Bardi était bien de noblesse aussi distinguée, seulement, on ne le savait pas et il l'ignorait lui-même; malgré sa bonne et belle figure, il n'était aux yeux de la famille de Canchy qu'un roturier, un parfumeur.

On eut recours à tous les moyens, même à l'intervention de lord Dorchester, pour empêcher le mariage. Tout fut inutile, l'amour, comme de coutume, sortit vainqueur de la lutte. On se maria sans le consentement des parents, et un an après, suivant l'usage, les vieux parents pardonnaient au jeune couple en contemplant dans un berceau le fruit de ses amours.

Le nouveau-né reçut au baptême les noms de Pierre-Martial. Après avoir fréquenté plusieurs écoles élémentaires, il entra au séminaire de Québec en mil huit cent onze. Quatre ans après il terminait sa rhétorique sous M. Hypolite Hudon et avait pour compagnons de classe : Elzéar Bédard (plus tard juge de la cour supérieure), Magloire Blanchet (maintenant archevêque de l'Orégon), Ignace Bourget (évêque de Montréal), St. Chartier, ptre, Paul Sarrault, Timoléon Kesnell, Célestin Gauvreau, Charles Defoy (notaire et oncle du présent supérieur du séminaire de Québec), Victor Hamel (père du Rév. M. Thos. Hamel, G. V.), Charles Panet (avocat et frère de l'hon. Louis Panet), F. Romain, P. Lorencelle, etc.

En philosophie, Pierre-Martial Bardy et Elzéar Bédard furent les deux plus brillants élèves de leur classe. Tous deux prirent la soutane et reçurent la tonsure en même temps des mains de Mgr Plessi-

Le jeune Bardy devenu orphelin à l'âge de quatorze ans, seul, sans protection et sans ressources, se sentait peu attiré vers le monde. L'état ecclésiastique seul d'ailleurs paraissait capable de satisfaire sa nature généreuse, son amour du bien. Pendant deux ans il étudia la théologie au séminaire de Québec et enseigna les belles lettres et la rhétorique.

Parmi les hommes distingués qui furent ses élèves, citons : Sir Narcisse-Fortunat Belleau, l'illustre et honnête Auguste-Norbert Morin, le juge Bossé, le recorder Crémazie et M. Grand-vicaire Mailloux.

Étant allé visiter, pendant les vacances, Messire Louis Bardy, curé de la Présentation, son oncle, le vénérable abbé le décida à renoncer à l'état ecclésiastique pour entrer dans le monde. Le jeune clerc hésita, réfléchit beaucoup et finit par se rendre aux conseils du bon prêtre.

Dans l'automne de mil huit cent vingt et un on le trouve à Boucherville où l'abbé Tabeau l'avait appelé pour ouvrir une classe de latin. Il eut pour élèves : MM. Pierre Claude Boucher de la Bruère, Charles Grosbois, Joseph Weillbrenner, Henri Aubertin (plus tard registrateur du comté de Rouville et beau-frère du Dr Bardy), Aimé Dugas (oncle du juge Dugas), et Avila Weillbrenner.

Le cinq février mil huit cent vingt-deux il épousa Mlle Marie-Marguerite Archambault, de la Présentation.

Comprenant que l'enseignement, dans un pays comme le nôtre, était la carrière la plus ingrate, il se décida à étudier la médecine, s'imposa beaucoup de privations, pratiqua l'économie comme on savait la pratiquer à une époque où des hommes distingués vivient avec quatre à cinq cents piastres par année, et eut en mil huit cent vingt-neuf le bonheur d'être reçu médecin après un examen des plus brillants. Il avait étudié sous les docteurs Brousseau et Vallée.

Il s'établit d'abord à St-Jacques et ensuite à St Athanase et se fit en peu de temps une telle réputation, qu'une députation composée des citoyens les plus influents de Québec fut envoyée auprès de lui pour le prier d'aller s'établir à Québec. Il ne voulut pas abandonner sans raison les gens au milieu desquels il vivait heureux, estimé, et ne se décida que plusieurs années plus tard à aller se fixer à Saint-Roch.

Les labeurs d'une grande clientèle ne pouvaient empêcher un homme comme le Dr Bardy de s'occuper des affaires du pays à une époque où le patriotisme unissait sous le même drapeau tous les amis de la liberté. Son patriotisme était aussi connu que son habileté médicale. Partisan et admirateur de Papineau, il approuvait hautement sa politique de résistance et travaillait de toutes ses forces à son triomphe.

Aussi, aux élections générales de 1834, le Dr Bardy, croyant que les hommes d'influence devaient payer de leur personne et donner l'exemple du patriotisme, consentit à accepter la candidature du comté de Rouville. La votation dura quinze jours, les bureaucrates furent battus à plate couture par les deux candidats patriotes Bardy et Carreau.

Le Dr Bardy prit place dans la Chambre au premier rang de la phalange libérale, qui, serrée autour de son vaillant chef, lutta corps à corps dans les sessions de